

« LES ÉPISTOLAIRES »

SAND ET MUSSET LE ROMAN DE VENISE

COMPOSITION, PRÉFACE ET NOTES DE JOSÉ-LUIS DIAZ



ACTES SUD

LE ROMAN DE VENISE

Mais je ne mourrai pas, moi, sans avoir fait mon livre, sur moi et sur toi (sur toi surtout). Non, ma belle, ma sainte fiancée, tu ne te coucheras pas dans cette froide terre sans qu'elle sache qui elle a portée. [...] La postérité répétera nos noms comme ceux de ces amants immortels qui n'en ont plus qu'un à eux deux, comme Roméo et Juliette, comme Héloïse et Abélard ; on ne parlera jamais de l'un sans parler de l'autre.

*Alfred de Musset à George Sand,
23 août 1834.*

Je ne puis songer sans amertume que les élans les plus douloureux de mon cœur, les paroles les plus ardentes de mon cerveau, en un mot, les pages les plus animées de ma vie, resteraient dans les mains d'une personne qui me hait, pour être livrées à la risée publique. Non, Alfred, il ne faut pas, et pour toi et pour moi, qu'il en soit jamais ainsi. Ces pages écrites dans le moment de ta vie où tu as été le plus aimé, et par l'être qui t'a le plus aimé, doivent n'être pas oubliées dans un carton entre le soulier de celle-ci et le gant de celle-là. [...] Je ne puis pas laisser au hasard des événements de ce monde l'honneur et la vie de tout ce que j'aime en ce monde, voilà le sentiment qui me force à te redemander ces lettres, ces lambeaux de ma poitrine qui palpitent encore peut-être...

*George Sand à Alfred de Musset,
début de décembre 1836.*

SAND ET MUSSET LE ROMAN DE VENISE

En juin 1833, George Sand, auteur d'*Indiana*, rencontre un jeune homme de six ans son cadet, Alfred de Musset, poète et dandy à la mode. "Mon cher Georges [*sic*], lui écrit-il bientôt, j'ai quelque chose de bête et de ridicule à vous dire. [...] Je suis amoureux de vous." Les amants passent l'automne à Paris puis partent pour l'Italie. Le fameux séjour à Venise (janvier-mars 1834) tourne bientôt au cauchemar et se termine par une séparation. Liée au docteur Pagello, Sand reste en Italie tandis que Musset regagne la France. Ils s'écrivent, se réconcilient au retour de Sand à Paris en août, puis se séparent à nouveau. Ils renouent en janvier 1835 pour rompre définitivement en mars.

La correspondance de Musset et Sand devait paraître pour la première fois en 1904. Elle a connu de nombreuses éditions depuis, et l'épisode vénitien a suscité d'innombrables commentaires. Il restait toutefois à rendre aux événements leur dimension polyphonique en faisant valoir d'autres textes, et entendre d'autres points de vue.

Si elle propose les lettres que les écrivains ont échangées (et qu'ils ont censurées après coup), la présente édition donne également à lire des notes et poèmes de Musset, des extraits des journaux de Sand, des commentaires parus dans la presse de l'époque ; elle reproduit d'autres lettres, dont celles adressées par Sand à ses amis, d'autres documents, dont le récit de sa liaison avec Sand par Pietro Pagello ou les souvenirs de Paul de Musset. Elle redonne ainsi à l'une des plus célèbres histoires d'amour de la littérature son caractère dramatique, tout ce qu'elle comporte de drôlerie et de tendresse, de manigances et d'emportements, de folie et de chagrin. Cette grande passion romantique en sort singulièrement rafraîchie : elle donne l'impression de se passer sous nos yeux.

© ACTES SUD, 1999, pour la présente édition
ISBN 978-2-330-08290-1

Illustration de couverture :
Turner, *Venise, vue du porche*
de la Madonna della Salute (détail), 1835
The Metropolitan Museum of Art, New York

SAND ET MUSSET

LE ROMAN
DE VENISE

Composition, préface et notes
de José-Luis Diaz

ACTES SUD

LES ÉPISTOLAIRES

PARUS

Chevalier de Boufflers, *Lettres d'Afrique à Mme de Sabran*.

Mirabeau, *Lettres écrites du donjon de Vincennes*.

Jean-Jacques Rousseau et Mme de La Tour, *Correspondance*.

Marquis de Sade, *Lettres à sa femme*.

PRÉFACE

Les voici devant nous, les “enfants du siècle”...

Au lecteur novice qui tombe dans le film, et qui n’a pas trop le temps de regarder le générique, il faut dire d’abord qu’il a entre les mains de quoi suivre en direct, commodément installé dans son fauteuil, ce qui, dans les manuels de littérature du début du siècle, s’appela le “drame de Venise”.

Bien sûr, ce n’est pas ici la première fois qu’on édite cette correspondance de légende. Depuis l’édition princeps de Félix Decori (1904), d’autres éditions ont vu le jour. Parmi elles, celle de Louis Evrard (Editions du Rocher, 1954), épuisée depuis longtemps : c’est elle qui nous a tracé la voie. Comme à Louis Evrard, en effet, il nous a paru que ce n’était pas bien servir ces monstres sacrés de l’amour romantique que de s’en tenir à leurs seules lettres : car elles sont inaptes à rendre toute la vérité de la fable amoureuse, ne serait-ce que parce qu’elles se taisent quand les amants sont réunis, et qu’elles bavardent à l’excès quand les kilomètres les séparent. En suivant la voie tracée par cet éditeur inspiré, en complétant largement sa moisson de documents périphériques, nous avons voulu adjoindre à ce dialogue épistolaire – déjà si riche à lui seul – tous les documents en voix *off* qui le compliquent et qui l’éclairent : lettres adjacentes d’autres acteurs, protagonistes ou comparses, fragments de journaux intimes, feuillets d’albums, documents biographiques divers, et parfois même versions plus ou moins “fictionnalisées” de certaines scènes choisies. Mais cela, en tâchant de garder le rythme de la passion, en respectant ses silences et ses essoufflements.

Sans intervenir autrement que par l'ajout de ces documents de relais. De quoi permettre au lecteur de mieux suivre le synopsis, tout en lui laissant à imaginer par lui-même... A lui maintenant d'apprécier, sur pièces, cette "histoire d'amour", en ayant à sa disposition un dossier fort complet : ce qui, jusqu'à ce jour, était réservé aux seuls érudits, au prix d'un patient travail de recherche des documents dispersés...

L'avantage d'un tel procédé, c'est qu'il permet d'éclairer les zones d'ombre et de donner de cette fable vécue une version plus complète. Non plus une tragédie dans un bocal, ni même un mélodrame romantique, avec ses héros et ses traîtres, ses catastrophes et ses tableaux obligés. Mais un roman à la Dos Passos, ou, mieux encore, un film, à sentiments et à costumes, plutôt du genre "cinéma-vérité". Avec des séquences syncopées, des changements de rythme et de couleur, et des extrasystoles en tout genre. Et une population hétéroclite d'acteurs, recrutés par un *casting* en folie, qui n'a regardé ni au nombre des figurants, ni à la cherté des seconds rôles.

Car ils sont loin d'être seuls en scène, nos deux amants d'anthologie. Assistant à leurs émois, commentant leurs moindres énoncés ou intervenant dans l'action, voici venir tout un contingent d'autres "enfants du siècle". Simples utilités parfois, souvent aussi âmes d'assez haut parage : Liszt, Delacroix, Heine, Sainte-Beuve, Vigny, Marie Dorval, Mérimée, Stendhal, Gustave Planche, Jules Sandeau, Marie d'Agoult, etc. Grâce à leur aimable collaboration, c'est toute une génération qui sort de l'ombre et qui, à cloche-pied, entre dans le film. Tout un "siècle", comme on disait alors, avec une épique emphase. Un siècle désenchanté, il va de soi. Et qui fonctionne ici comme le chœur d'une tragédie bigarrée, où l'on entend les cris des acteurs, mais aussi, en fond sonore d'une mélopée amoureuse elle-même fort chahutée, les grincements des violons, les soupirs de la salle et les propos de la coulisse. – Enfin, la "passion romantique" *en temps réel* et dans ses vraies dimensions...

Avant de présenter les deux protagonistes, rappelons quelques-uns des épisodes précédents. Histoire de prendre pied en ce début de l'année 1833, particulièrement faste dans le calendrier de l'amour romantique. C'est l'année où Berlioz épousera enfin Harriett Smithson, la Desdemona du théâtre anglais en visite à Paris sous la Restauration, dont il tomba alors amoureux fou ; c'est l'année où s'initie par lettres l'idylle entre l'auteur de *La Peau de chagrin* et son étrangère ; l'année aussi où s'esquisse la liaison entre Liszt et Marie d'Agoult. Dans la nuit du 16 au 17 février, Juliette Drouet et Victor Hugo ont pris les devants : l'auteur de *Lucrèce Borgia* et sa princesse Négroni se dépêchent d'entrer dans l'immortalité. Pendant ce temps, l'auteur d'*Indiana* vient douloureusement à bout d'une liaison traînarde avec son coéquipier de *Rose et Blanche*, Jules Sandeau. Le 2 février, le couple, moribond, assiste encore à la première de *Lucrèce Borgia*... Mais déjà Marie Dorval est entrée en scène, la Dalila de M. le comte Alfred de Vigny. Dès janvier, une amitié plus que tutoyante réunit la comédienne et la femme-auteur. Déjà aussi, pour la princesse en pantalons du quai Malaquais, Gustave Planche, ce "critique en guenilles", joue doctement les chercheurs de coquilles et les chevaliers servants. Quant à Mérimée, déguisé en Hercule forain, portant Solange à bout de bras en haut de l'escalier de l'Opéra, il se prépare, après une nuit blanche d'avril-mai terminée en fiasco, à servir de texte à un trop célèbre bon mot.

Et Musset, parmi tout ce beau monde ?

Pour l'heure, il attendra. Les mythes ont tout leur temps. Ainsi en a décidé l'auteur goguenard du Grand Rouleau qui nous manipule. Ce que suggère d'emblée cette bribe de lettre où George Sand, de manière détachée, presque irréaliste, écrit à Sainte-Beuve, promu par elle (à défaut de mieux) pourvoyeur de relations littéraires et autres : "[...] à propos, ne m'amenez pas Musset, il est trop dandy." Délicieux prélude antiphastique, pour qui sait déguster ces écarts de gamme...

D'abord, il faut que Mme Dudevant donne le coup de grâce au "malheureux de la rue de l'Université" : le "petit Jules", ce Sténio asthénique mais déjà un peu empâté – surpris au bras de sa blanchisseuse, disent les mauvaises langues. Il va gentiment avaler son acétate de morphine, et bon débarras... A lui la consolante Hespérie, où, pour un périple touristique-thérapeutique, ses amis berrichons cotisés vont l'expédier le 26 mars. "Pauvre jeune homme !"

A qui le tour ?

Dans l'escalier du 19, quai Malaquais, face à la Seine, il ne manque pas de "petits messieurs curieux et désœuvrés" prêts à empocher la succession. Ils grimpent, par grappes, à ce troisième étage coquet et ensoleillé, avec fenêtres à fleurs et cage à sanzonnet, donnant sur ce qui est devenu pour nous les jardins de l'Ecole des beaux-arts. Tous rêvent de pénétrer dans la "mansarde bleue" : le trois pièces-cuisine, laissé vacant par son maître Latouche, que, depuis novembre 1832, a investi cette "écrivaine" à la mode, cet animal mythologique qu'est devenue Mme la baronne Dudevant, dame de Nohant-Vic et autres lieux à vaches circumvoisins... Et, parce qu'elle a vraiment les "diables bleus", ou tout simplement parce qu'elle est en train d'écrire *Lélia*, ou parce qu'elle escompte mieux, elle les "éconduit très poliment"...

Elle se réserve pour les intimes, les bienheureux familiers de son tapis à fumer le houka, en qui le trop bien né Alfred aura tendance à ne voir que chiens à grosses pattes : Jules Boucoiran, le précepteur nîmois des enfants, admis au petit lever de la reine, mais fermant les yeux quand elle passe sa chemise, allant dans la chambre voisine "manger six livres de pain et deux cuisses de dinde en désespoir d'amour" ; Gustave Planche, le *patito* officieux, malodorant et empesé, si utile pour le marketing littéraire et si burlesquement conscient lui-même de ses doctorales raideurs ; Joseph Delorme, autrement dit Sainte-Beuve, dont Aurore a beaucoup ri naguère et qu'*Indiana* a miraculeusement conquis, transformé lui aussi en ami de profession, un peu agent littéraire, un peu Tartuffe émoussillé et voyeur. (Mais celui-ci est moins maniable : car, ajoutées à la jalousie d'Adèle Hugo, ses vapeurs de printemps

rendent glissant l'auteur futur de *Volupté*...) D'autres, d'autres encore, qui pointeront leur nez page après page, qu'ils soient présents à Paris ou qu'ils assistent au film depuis leur Berry natal : Emile Regnault, Laure et Alphonse Fleury, Suzanne Bourgoing, Emile Paultre, etc.

Dans cet interrègne agité de quelques mois, tandis que, libérée de Jules, George n'est pas encore au pouvoir d'Alfred, on dirait que tout en brusquant le bonheur, "hiéroglyphe terrible", tout en essayant de lui faire rendre gorge à coups d'assauts répétés, elle n'en rode pas moins prudemment sa ménagerie intime. Et tandis que Planche joue les sigisbéés officiels, que Jules Boucoiran, avec son accent du Midi, tente d'endoctriner l'indomptable Solange, que Regnault soigne rhumes, maux d'entrailles et ophtalmies, que Mme Lacouture fait la vaisselle, l'active George ébauche avec l'athlétique "Clara Gazul" une liaison cavalière qui se terminera en points de suspension, ou donne rondement rendez-vous à la captivante Marie Dorval : "Lundi matin ou soir, au théâtre ou dans votre lit"...

De Musset, point encore. A quoi bon ce Namouna chétif qui se profile ? Monde possible ? Qu'il attende un peu. "Percez-m'en donc d'un autre", dit la princesse encore tiède à son marchand d'amour improvisé. "A la place de celui-là, je veux donc vous prier de m'amener Dumas." – *Antony* battant *Rolla* avant que le gong sonne. Admirable "ironie du monde", comme seul un très grand auteur sait en feindre...

Et puisque quelque obscur complot se trame pour retarder son avènement, l'impertinent troubadour de la "Ballade à la lune" ne sera pas l'hôte non plus de ce mythique "dîner Lointier" où, pour fêter ses juteux succès, l'écurie Buloz au grand complet festoie aux alentours du 8 mars. On l'a cru longtemps, c'était commode : ce n'était sans doute qu'un mirage... Pour assister à la conjonction stellaire de nos deux planètes, il faudra attendre jusqu'au 15 avril, date de leur mariage typographique. Sans penser à mal, ce jour-là, *La Revue des Deux Mondes* a publié leurs bans : dans la même livraison, *Les Caprices de Marianne* se sont trouvés unis aux "bonnes feuilles" de *Lélia*. De là rencontre des deux champions de la même écurie, réunis par leur commune appartenance à

un produit maison : le “romantisme intime” (opposé au romantisme “artiste” de *L'Artiste* et de la *Revue de Paris*). Mais cela, sans doute pas avant la fin de juin...

Alors, à l'occasion de quelque autre festivité dînatoire, le mythe tout à coup accélère. Est-ce chez Florestan Bonnaire, le commanditaire de la revue, qu'eut lieu le premier côte-à-côte (ou face-à-face), comme le suggère Georges Lubin ? Ou bien chez les *Frères provençaux*, comme le voulait le distrait et vieillissant Paul de Musset ? Mais qu'importe le chef et le menu... Nous voici de plain-pied dans la Légende. Et tout devient alors très confus et très irritant, pour qui, comme tout bon lecteur de correspondances, cède, ne serait-ce que pour corser le jeu, à l'attrait de la séduisante *illusion référentielle*, et se raidit alors contre toute ellipse et tout à-peu-près. Exigence normale bien que coupable quand on sait que leur vérité grinçante se joue à chaque phrase. Alors, quand il y a coupure ou pâté, volontaire ou non, quelle souffrance !

Au lendemain sans doute d'une première rencontre, première correspondance. Pour le lecteur déjà sur le qui-vive, premier grincement de dents. Car si Decorî et Evrard commencent au billet de Musset qui accompagne l'envoi du poème écrit “Après une lecture d'*Indiana*”, Georges Lubin – que j'ai suivi non sans hésitations – renverse l'ordre des préséances : il propose de mettre en tête un billet en apparence plus anodin de Musset. Ce qui ne change pas grand-chose pour qui ne s'intéresse qu'à la tournure triviale des faits. Mais ce qui est d'une tout autre conséquence pour qui est sensible à la valeur de vérité de cet amour par lettres, comme à la trajectoire esthétique que trace dans le ciel cette correspondance. Car, dans un cas, l'épopée amoureuse commence par l'envoi guindé de ses vers méritants par un jeune louangeur qui cherche à se placer auprès de la romancière en vogue, réputée brune piquante à tendances transsexuelles. Tandis que, dans l'autre, tout dépend au contraire du “petit caprice de curiosité” de la consœur d'un poète fuyant, et qui paraît surtout craindre les fuites...

Petit caprice ou plat éloge ? Sautons par-dessus ces préludes, car les voici bientôt unis. Au terme d'un mois de juillet qu'on leur souhaite plein de chants d'oiseaux et de cavalcades rieuses sous les marronniers du Luxembourg, un agenda d'Alfred – aujourd'hui perdu – a noté l'heure du berger. Ce fut, dit-on, dans la matinée du 29 juillet 1833, à la fin d'une nuit de feu d'artifice en l'honneur des Trois Glorieuses. Seul indice subsistant : ce délicieux billet daté du matin de la veille, où Musset, avant d'aller se coucher, donnait, sous forme graphique, rendez-vous à sa belle pour après les réjouissances foraines. Auxquelles cette mère responsable ne manquerait pas d'assister, emmanchée de ses deux marmots...

Bientôt, après que George aura congédié un amant en puissance en la personne d'un bel exilé italien du nom de Poerio, les gorges de Franchard vont résonner de leurs cavalcades, de leurs rires et de leurs sanglots (4-14 août 1833), tandis que Planche, quai Malaquais, fait le factotum et que Charles Didier blêmit d'amour. Déjà, pour nos deux camarades de mansarde et de plume, Venise la rouge se profile au bout de la demi-année, heureuse et laborieuse au total. Mais pas avant que Musset, en préface à son voyage en Italie, n'ait tiré l'essentiel de *Lorenzaccio* d'un canevas que George a écrit deux ans plus tôt (*Une conspiration en 1537*). Et non sans que George, ayant gagné assez d'argent à Buloz, ait imploré et obtenu la permission d'Edmée, mère d'Alfred...

Comme la mécanique est maintenant engrenée, profitons-en pour faire connaissance avec les deux protagonistes. D'autant plus urgent et impossible que ces deux-là sont légion, à force d'être la somme improbable de leurs hypostases psychologiques et de leurs incarnations littéraires. Deux êtres, oui, solitaires mais polyphoniques, monadiques mais planétaires.

George d'abord, puisqu'on la suit mieux à trace, en démultiplié, grâce à sa somptueuse correspondance si bien éditée

par Georges Lubin. Qui est-elle, au fait, cette jeune femme brune, qui écrit dans la “chambrette” du quai Malaquais, et qui a déjà publié trois romans, *Rose et Blanche* (en 1831, avec Sandeau), *Indiana* et *Valentine* (en 1832, sous son nouveau pseudonyme de George Sand) ? L’épouse infidèle de Casimir Dudevant, montée à Paris depuis janvier 1831, “pour écrire” ? La perverse maîtresse de quelques hommes de lettres parisiens et d’une célèbre comédienne ? La rumeur le dit. Et comme la rumeur la porte, l’intéressée la laisse faire. Et même, elle en rajoute un peu : témoin *Lélia* (août 1833), qui voile en vain des perversités allusives derrière une auréole de vague à l’âme.

Mais qu’y a-t-il derrière l’écran publicitaire ? Quels sous-terrains, quelles cachettes ?

Un palimpseste de rôles, d’images contradictoires. Fille, mère, épouse, amante, amie, écrivain, que de partitions ! D’autant que l’héroïne aime les changements à vue, que facilite un usage heureux de la pseudonymie ainsi qu’un penchant marqué pour le transsexualisme vestimentaire. Maman amoureuse de son mâle rejeton (Maurice), mère abusive du “petit Jules” avant que de l’être de ce “gamin d’Alfred”, elle est aussi le franc camarade de sa cohorte de Berrichons en blouse et bottes, ainsi que la caressante amie de Marie. Femme de lettres lancée, qui a la littérature sur son escalier “comme les anges sur l’échelle de Jacob”, elle est aussi une “pauvre écrivassière attachée du matin au soir à son boulet”, et qu’on entend parfois se plaindre : “Mon âme est sous presse, mes facultés sont dans la main du prote. Infâme métier !” Mais cela ne l’empêche pas d’être aussi un “écrivain heureux”, dont tout l’art poétique tient dans une formule qui irrite Alfred et qui aurait transpercé Flaubert : “J’écris avec d’autant de facilité que je ferais un ourlet.”

Tel jour confidente et “bonne femme”, elle joue le lendemain les *Lélia* méphistophéliques. Jusqu’à ce que Sainte-Beuve – qui comprend trop tout – déclare complaisamment qu’elle lui fait peur. De là, virevolte désarçonnante : “Ne croyez pas trop à mes airs sataniques : je vous jure que c’est un *genre* que je me donne.” Car au moins cette comédienne-née sait et avoue parfois qu’elle joue la comédie, par impossibilité de

s'atteindre et de se ressembler : "Il m'arrive rarement d'être moi-même", avoue-t-elle à sa camarade de pension. Difficulté romantique à être soi, en présence d'autrui surtout ? Ou merveilleuse aptitude à être, *ad libitum*, n'importe qui, n'importe quoi ? Extranéité malade ou surprenant caméléonisme ? Quand, délivré de son premier enchantement, Sainte-Beuve lâchera ses *Poisons*, pour accabler les mimétismes coupables de "celle qui écrivit *Lélia*", il ricanera en compagnie de Delphine de Girardin, fausse sœur : "Le style, c'est l'homme – oui, l'homme, même quand le grand écrivain est une femme." Et d'admirer le fielleux Latouche pour avoir comparé "très bien le talent de George Sand à un écho qui double la voix, mais qui n'a pas lui-même la voix".

Mais inutile de prêter l'oreille à ces acidités tardives que l'adepte déçu empruntera au père littéraire répudié, un temps amoureux bougon de sa trop géniale élève. Qu'on interroge simplement le miroir qu'elle se tend à elle-même, en ce début de 1833, à égale distance de sa rupture avec Sandeau et de sa rencontre avec Musset, dans la confession épistolaire qu'elle envoie à Laure Decerfz. Fastueux cadeau de Pâques donné en lot de compensation à cette amie provinciale délaissée ! Devant cet *alter ego* qu'on devine exigeant et averti, et dont il faut ménager l'envie possible, la femme de lettres lancée s'analyse en bonne et due forme. Se retournant vers cette spectatrice du Berry, se captant soi-même dans le regard de cette *autre* élue pour sa qualité de Huron, elle étale les diverses couches de sa géologie intime.

Au fond – un mauvais fond – voici une *Lélia* acerbe, une chipie injuste, qui se désigne elle-même à la vindicte entendue de son amie de cœur : "Tu sais que je ne suis pas bonne tous les jours. Il y a des jours où je suis pieuse et croyante, mais il y en a aussi (et de plus fréquents) où je suis impie et railleuse." C'est son côté Lilith, sa veine satanique. Par là, Thanatos rôde, masochiste mais narcissique. Car elle s'aime "mauvaise" aussi, tant qu'on ne la prend pas au mot...

En surface, à l'une de ses surfaces, il y a un ours mal léché : une femme auteur. Constamment baignée dans l'encre, elle manque, la pauvre, cruellement d'esprit de conversation.